

# *Libretto*



HELEN ZAHAVI

DIRTY  
WEEK-END

roman

Traduit de l'anglais par  
JEAN ESCH

*libretto*

Titre original :  
*Dirty Week-End*

© Helen Zahavi, 1991 ; 2012.

© Éditions Phébus, Paris, 2000, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-521-9

## I

Voici l'histoire de Bella qui se réveilla un matin et s'aperçut qu'elle n'en pouvait plus.

Bella n'a rien de particulier. L'Angleterre est pleine de gens blessés. Qui étouffent en silence. Qui hurlent à voix basse pour ne pas être entendus des voisins. Vous les avez sans doute vus. Vous les avez probablement croisés. Vous leur avez certainement marché dessus. Trop de gens n'en peuvent plus. Ce n'est pas nouveau. Seule compte la façon dont vous réagissez.

Bella aurait pu avoir une réaction décente. Elle aurait pu réagir comme les gens décents. Elle aurait pu remplir son petit ventre rond de barbituriques, ou bien se jeter, avec une belle désinvolture, du haut d'une tour. Les gens auraient trouvé cela triste, mais pas inconvenant. «Ah, pauvre Bella, auraient-ils soupiré en jetant ses restes dans la terre à l'aide d'une pelle. Sans doute n'en pouvait-elle plus», auraient-ils dit. Au moins avait-elle eu la décence de réagir avec décence.

Mais la douleur et Bella ne faisaient pas bon ménage. Elle fuyait la douleur, avec l'espoir de lui fausser compagnie. Elle fermait les yeux et retenait sa respiration en espérant que la douleur passerait son chemin. L'idée même de trancher dans la peau pâle et transparente, de coucher son corps nubile sur la voie de chemin de fer qui relie Londres à Brighton, de se pendre au plafond avec un fil électrique autour du

cou (n'est-elle pas élégante, odorante, en pendeloque?), cette idée suffisait presque à priver ses sphincters de leurs moyens.

Bref, la douleur n'était pas sa tasse de thé.

Peut-être y avait-il une autre raison qui l'empêchait de passer à l'acte. Une raison qui la poussait à continuer, indifférente. Peut-être était-ce l'idée d'avoir vécu et d'être morte, sans laisser de trace. L'idée qu'en mettant fin à sa vie, elle n'aurait jamais eu de passé. L'idée que personne ne connaissait son nom. Car même si elle avait une vie médiocre, elle voulait que son nom soit connu. À défaut d'autre chose, elle voulait que son nom au moins soit connu.

Certaines personnes sont douées pour la vie, d'autres pas. Bella n'était pas douée. Nul ne lui avait jamais appris comment faire, alors elle avançait en trébuchant dans le noir. Elle se heurtait au bon goût, elle se prenait les pieds dans le raffinement, elle se cognait la tête contre le mur en brique de la réussite et du bonheur éternel.

Elle n'était pas très bonne à ce jeu, mais elle avait appris à être une bonne perdante. Perdre semblait lui convenir. C'était quelque chose de familier, comme une douleur qui a toujours été en vous, et qui vous manquera si jamais un jour elle disparaît. Le plus étonnant, c'est qu'elle n'en éprouvait aucune amertume.

Elle voulait juste qu'on la laisse en paix; apparemment, ce n'était pas trop demander. Elle attendait peu, recevait encore moins, et remerciait Dieu de ce qu'Il lui accordait.

Elle s'était fait une place minuscule, et pas question de le lui reprocher. Elle s'était creusé un espace, dans un appartement en sous-sol, dans une rue qui descendait vers la mer. En été, elle s'étouffait de chaleur; en hiver, elle frissonnait: elle passait ses soirées à chercher l'humidité, c'était une vie morne et grise, une forme de vie mutante, une vie avortée. Mais c'était la sienne, et elle l'acceptait ainsi.

Rien n'aurait changé, personne n'aurait jamais connu son

nom, sans cet homme qui l'observait. Un homme ordinaire qui l'observait depuis sa fenêtre. Un homme qui l'observait et la désirait, là, debout derrière sa fenêtre. Il la voyait dans son sous-sol, et il fallait qu'il essaie. Il n'avait pas assez de bon sens pour la laisser en paix.

Il la voyait comme un récipient vide que lui seul pouvait remplir. Il s'imaginait la tirant par les cheveux pour lui faire traverser la rue. Il s'imaginait plaquant sa main sur sa bouche pour la plier à tous ses désirs. Malheureusement pour lui, il imaginait trop de choses. Un petit esprit avec de grandes idées.

Car Bella ne pouvait pas plier.

Comme il le découvrit, comme elle le découvrit, Bella ne pouvait que rompre.

## II

Et maintenant, histoire de rajouter des pages, voici l'esquisse de ce qui s'était passé avant, de ce qui la poussa à faire tout ce qu'elle se surprit à faire.

(Les détails croustillants, les détails ignobles, atroces et croustillants, et les détails qui inciteront les mères à mettre en garde leurs petits garçons dévoyés : Sois sage ou sinon la Bella va venir te chercher – ces détails-là viendront plus tard.)

Tout commença cet été-là, un été chaud et lourd qui faisait miroiter l'air et fondre les murs. La plage était couverte de touristes, tandis que des excursionnistes indécents se pressaient sur la jetée et que les étudiants en langues étrangères encombraient les rues, marchant à pas lents et mangeant des hamburgers. Brighton attirait tout le monde sans exception.

Son sous-sol était un sous-sol obscur. Un sous-sol d'une profondeur et d'une obscurité inhabituelles. Elle ouvrait les rideaux de la cuisine, et la lumière s'infiltrait où elle le pouvait. Malgré tout, ce n'était pas suffisant pour lire, même en pleine journée. Même en pleine journée, elle devait rester assise sous une ampoule électrique si elle voulait lire, ce qui lui arrivait souvent.

C'était une grande lectrice. Très douée pour la lecture. Elle appréciait particulièrement les journaux gratuits qu'elle trou-

vait sur son paillason. Elle aimait lire les petites annonces, pour voir ce que la vie avait à offrir. Il existait tout un monde là au-dehors et, chose curieuse et réconfortante, il n'avait pas l'air beaucoup mieux que le sien. Pas aussi moche, mais pas beaucoup mieux.

Un jour de juin, alors que les tulipes sur l'étagère commençaient à se faner, que les commissures de ses lèvres commençaient à s'affaisser, elle replia le journal, repoussa sa chaise, s'approcha de la fenêtre et leva les yeux vers le ciel.

On ne voyait pas beaucoup de ciel. Juste un petit carré bleu coincé entre les maisons. Presque pas de ciel, or Bella avait besoin de voir le ciel. Ses yeux avaient besoin de lumière et d'espace. Privés de l'un et de l'autre, ils commençaient à faiblir. Elle s'en apercevait surtout quand elle marchait dans la rue ; elle remarquait que les choses étaient de plus en plus floues. Chaque jour, chaque heure presque, elles devenaient plus floues.

Le fait de ne pas distinguer les choses avec netteté vous procure une sorte de détachement. Quand vous ne voyez pas les choses comme elles sont véritablement, quand vous n'en percevez qu'une impression. Quand vous ne pouvez plus deviner ce que pensent les gens, quand vous ne pouvez plus déchiffrer leurs expressions parce que vous ne voyez même pas leurs expressions. À moins de vous approcher très près, mais qui a envie de s'approcher aussi près de quelqu'un ?

Elle leva les yeux vers l'échappée de ciel, puis elle promena son regard sur l'arrière des maisons d'en face, celles qui tournaient le dos au dos de sa maison. Toutes les maisons étaient débitées en appartements, certains appartements étaient débités en meublés. Une population mouvante et transitoire vivait là. Étudiants, vagabonds, rêveurs. Certains ne faisaient que passer, d'autres resteraient là jusqu'à la saint-glinglin. Certains s'en iraient ; pour d'autres, Brighton représentait la fin du chemin.

Elle laissa son regard voletter négligemment sur les toits, les issues de secours masquées par le linge, et la crasse qui semblait incrustée dans les briques. Les fenêtres grises de poussière qui ondulaient faiblement dans la brume de la chaleur. Tout était légèrement miteux, légèrement souillé.

Un mouvement brusque attira son attention. Une silhouette noire s'encadrait dans la fenêtre du deuxième étage, juste en face. La silhouette leva une main et l'agita lentement. C'était une silhouette d'homme, massive. Un homme en noir. Un homme à sa fenêtre qui regardait la sienne. Qui l'observait depuis sa fenêtre.

Elle attendit qu'il fasse ce que font deux inconnus quand leurs regards se croisent par hasard. Elle attendit qu'il détourne les yeux ou qu'il s'en aille. Qu'il hausse les épaules avec un sourire embarrassé. Mais il ne bougea pas, ne se tourna pas, il n'y eut ni sourire ni air confus.

Il continua à l'observer. Comme s'il était content qu'elle l'ait remarqué. Comme s'il voulait qu'elle le remarque. Comme s'il l'avait déjà observée auparavant et qu'il était temps qu'elle le remarque.

Elle recula et tira le rideau devant la fenêtre. Elle tira le rideau, le chassant de chez elle, et avec lui la lumière.

Vous savez de quelle manière certaines personnes traversent l'existence, en se répétant que tout va bien, que tout est super, que tout va de l'avant, qu'elles sont heureuses, très heureuses ? Même quand elles ne le sont pas. Même quand ce sont des individus rabougris qui mènent des existences rabougrées.

Vous les avez croisées dans la rue parfois, anonymes parmi la foule. Arrêtées à une intersection, elles plissent le front lorsqu'un rayon de lucidité glacée menace soudain de les transpercer. Elles sont sur le point de voir les choses telles qu'elles sont réellement. Puis une de leurs connaissances

passé en voiture, klaxonne et leur fait un signe de la main ; alors le froncement de sourcils s'évanouit, elles ne sont plus seules, elles retrouvent leur joie de vivre. Elles adressent un grand sourire à la voiture qui s'éloigne, et elles continuent à sourire en continuant à marcher. Ce large sourire idiot et fou que vous avez certainement déjà vu. Ce large et stupide sourire de gratitude.

Elle aurait dû leur ressembler. C'est parfait quand vous leur ressemblez. C'est parfait quand vous pouvez tenir le coup toute la journée et survivre à la nuit grâce aux mensonges.

Mais Bella avait sans doute commis un péché dans une vie antérieure. Elle avait dû faire une mauvaise action, et elle devait être châtiée. Il lui manquait quelque chose à la naissance. Un élément vital qu'un ange lui avait arraché d'un coup de dents et recraché avant qu'elle n'ait le temps de le serrer dans son petit poing de bébé. Elle se voyait comme elle était réellement ; elle voyait sa vie comme elle était, et quand elle ouvrait la bouche pour prononcer une parole de réconfort, la vérité jaillissait sans la moindre hésitation.

Ce n'est pas formidable d'être Bella. Pas de lit de roses. Pas de vie indolente. Aucune joie. Et maintenant, il y avait cet homme en noir, et elle ne pouvait croire qu'il s'agissait d'une coïncidence, que ça n'avait pas d'importance. Parce que c'était faux.

Un matin d'août, assise à la table de la cuisine, elle mangeait un toast grillé et buvait du café chaud en lisant lentement le deuxième journal gratuit de la semaine. Un rayon de soleil frappait le sol et escaladait le mur dans son dos. Elle rassembla ses cheveux en un chignon qu'elle fixa sur le dessus de son crâne. Sa main frôla sa nuque. Sa peau était moite.

Encore une journée torride et sans air. Debout devant

l'égouttoir, elle ouvrit la fenêtre le plus possible. La vaisselle sale encombrait l'évier, avec les restes séchés de son dîner. Elle alluma la radio. Les standards du « Southern Sound » la submergèrent tandis que l'eau coulait. Elle sourit en regardant monter l'eau savonneuse. Elle sourit toujours quand elle fait la vaisselle. C'est peut-être la musique, c'est peut-être le mouvement, mais il y a quelque chose d'apaisant dans le fait de laver la vaisselle.

Elle souriait toujours lorsqu'elle leva la tête et l'aperçut. Chemise verte cette fois. Un homme qui avait beaucoup de chemises. Un homme multicolore. Un homme aux subtils agencements de couleurs. Elle était incapable de discerner ses traits. Pas avec une vue aussi faible que la sienne. Elle ne voyait que son visage pâle et rond. Le visage d'un homme qui évitait le soleil. Elle tira le rideau devant la fenêtre, chassant ainsi la vision de l'homme qui avait peur du soleil.

Curieuse sensation de commencer la journée en fermant les rideaux. C'est mal d'une certaine manière. C'est plutôt anormal. Surtout si vous habitez au sous-sol, et si vous avez besoin du maximum de lumière. Rien ne va plus quand vous êtes obligé de masquer vos fenêtres du sous-sol. Le monde se referme autour de vous si vous vivez au sous-sol et si vous chassez la lumière.

Voilà ce qu'elle commençait à ressentir. Elle commençait à se sentir un peu enfermée.

Depuis ce jour, elle garda les rideaux tirés. Ça n'avait pas d'importance. Pas vraiment. D'ailleurs, on s'habitue à tout. Elle le savait. Elle l'avait appris. Elle laissait les rideaux tirés, sans que ça la gêne vraiment. Mais elle gardait également ses fenêtres fermées, au cas où. Et elle installa des systèmes de verrouillage, au cas où.

Bella dort très mal cet été-là. L'été est censé être une période languissante. Une période de laisser-aller, de dissipation, de relâchement et d'abandon. L'été des autres. Pas

l'été de Bella. L'été de Bella fut un été moite de sueur, tendu, humide et solitaire. Confinée, renfermée, cloîtrée. Prisonnière entre ses murs, elle purgeait son temps. Sans aucun espoir de remise de peine.

Bella a le sommeil léger ces temps-ci. C'est difficile de dormir avec les fenêtres fermées. Le vent ne vient pas gonfler la toile de vos rêves quand vos fenêtres sont fermées. Un des problèmes de Bella, c'est que sa vie manque de vent.

Elle verrouille ses fenêtres et respire l'air confiné toute la nuit. C'est ce que font toutes les Bella du monde. Elles verrouillent leurs fenêtres et respirent l'air confiné.

Et ça les rend folles. Un peu. Suffisamment pour les ronger. Une sorte de sensation animale qui les envahit à quatre heures du matin quand le ciel s'éclaircit; elles se mettent à avoir la migraine, leurs membres pèsent des tonnes, le manque d'oxygène ralentit leur circulation sanguine.

De l'air putride et des barreaux. Des hommes se révoltent pour moins que ça.

Ce fut moins pénible quand vint l'automne. Quand vint l'automne, ce fut moins pénible. L'automne précède l'hiver, et en hiver tout le monde se blottit chez soi derrière ses fenêtres fermées. En hiver, elle serait comme tout le monde. Alors c'était moins pénible.

Un soir de novembre, elle décida de se faire un chocolat. Il lui semblait que c'était une chose qu'on faisait en automne. Elle fit chauffer le lait dans une casserole en inox. Le téléphone sonna, comme cela lui arrivait de temps à autre. Elle baissa le gaz et se pencha pour décrocher.

– Allô! fit-elle poliment.

Le lait bouillonnait doucement à l'arrière-plan.

– Allô!

Un déclic. La communication fut coupée.

Elle raccrocha. Elle prit une tasse dans le placard, y versa du chocolat en poudre et ajouta le lait chaud en remuant lentement.

Le téléphone sonna de nouveau. Elle avala rapidement une gorgée et décrocha à la quatrième sonnerie. Le chocolat trop chaud lui brûla la langue.

– Oui? dit-elle, ou plutôt supplia-t-elle.

Il ne répondit pas immédiatement. Il prit son temps. Elle devait attendre avant d’entendre la voix de son maître.

– Pourquoi laisses-tu les rideaux fermés?

Il s’exprimait d’une voix sans accent. Impossible de le situer d’après sa façon de parler. Il ne trahissait rien quand il parlait.

Elle jeta un regard vers sa fenêtre voilée. Est-ce qu’il l’observait de l’autre côté des jardins?

– Exact, dit-il, je t’observe.

Elle sentait sa langue enfler dans sa bouche.

– J’ai mis du temps à obtenir ton numéro.

– Je ne suis pas dans l’annuaire.

– Je sais – il marqua une pause. Tu m’as croisé dans la rue.

– Ah bon?

– L’autre jour.

– Tant mieux, dit-elle.

– Tu aurais pu dire bonjour.

– Pardon?

– Tu ne m’as même pas dit bonjour.

– Je n’ai pas une très bonne vue.

– Achète-toi une paire de lunettes.

– Oui, vous avez raison, dit-elle, je le ferai.

Sa langue se mit à palpiter.

– Je voulais te dire quelque chose.

Elle se pencha pour éteindre le gaz, pour empêcher la casserole de brûler.

– Je ne sais pas comment te dire ça, reprit-il, mais il faut que tu le saches.

Elle ne pouvait pas supporter ses silences. Entendre sa voix était suffisamment pénible, écouter ses silences c'était encore pire.

– Je vois à travers tes rideaux.

– Je crains de...

– Je te vois bouger derrière les rideaux. Je parie que tu les as achetés au marché. Je n'aime pas les rideaux à deux sous. Les femmes à deux sous achètent des rideaux à deux sous.

Dans la plage de silence qui s'ensuit, elle a envie de lui répondre que ce ne sont pas les siens, elle n'est que locataire, ce ne sont pas ses rideaux, elle ne les a pas choisis, ne la traitez pas de femme à deux sous, par pitié, ne la traitez pas de femme à deux sous.

– Je vois ta silhouette à travers le tissu. Quand tu allumes la lumière, je te vois bouger. J'aime ta façon de bouger. J'aime regarder chez toi, te voir bouger et savoir que tu es là. À ta façon de bouger, je sens que tu sais que je t'observe. Tu as une façon de bouger qui dit « Regardez-moi ». C'est vilain de bouger comme ça, quand tu sais que je te regarde.

Bella dans son sous-sol.

– Je ne sais pas ce que vous voulez, dit-elle.

Un petit mensonge inutile. Elle entend le son de sa propre voix. Une voix qui s'excuse, si aigüe et si faible. Une voix d'enfant. Une voix de tout petit enfant.

– Ne me demande pas ce que j'attends de toi. Demande plutôt ce que je peux t'offrir. Je ne prends pas. Je donne. Je suis une personne très généreuse. Je vais te donner ce que tu mérites.

– Si vous rappelez encore une fois, je préviens la police.

– Seulement si je rappelle? Alors, mon appel te fait plaisir? Je le savais. Je savais que tu aimerais ça. Je sais ce que tu aimes. Mets-toi devant la lumière, face au mur, pour que je te voie de profil. Maintenant caresse-toi. Je veux que tu fasses ça pour moi, et ensuite...

Elle raccrocha brutalement. Elle raccrocha brutalement le téléphone, se laissa tomber sur la chaise, sentant bouillonner la peur et monter la nausée. Se tenant la tête à deux mains, elle ouvrit la bouche et gémit sans bruit dans la pièce vide.

Bella dans son sous-sol.

Vous la trouvez pathétique? Sa faiblesse vous rebute? L'image de ses grands yeux fous de victime vous soulève l'estomac? Ne la jugez pas. Ne la jugez pas sans avoir vécu cela.

Elle décrocha le téléphone, éteignit la lumière et resta immobile devant l'évier, dans le noir. Elle mit du temps à maîtriser ses tremblements. On tremble de peur. Ce n'est pas juste une image. Vos membres s'agitent, comme ceux d'un pantin. Debout devant l'évier, elle tremblait dans le noir.

Le lendemain soir, il rappela. Elle savait que c'était lui. Elle décrocha, tout en sachant que c'était lui. Elle entendit la voix descendre le long du fil.

– Tu n'aurais pas dû raccrocher hier. C'est très impoli. Je n'aime pas les gens impolis. Ça me met en rogne. Si jamais tu recommences, je serai contraint de te punir. Tu comprends?

Comprend-elle? Elle a toujours compris.

– Oui ou non?

– Oui.

– Dis que tu regrettes.

Bella dans son sous-sol.

– Dis-le.

– Je regrette.

Elle dit cela comme si elle le pensait vraiment, car c'était la vérité. Bella regrettait sincèrement. Elle regrettait d'avoir raccroché le téléphone. Elle regrettait d'avoir décroché le téléphone. Elle regrettait de l'avoir offensé. Elle regrettait d'être Bella.

– Voilà qui est mieux, dit-il. Sois gentille.

Bella dans son sous-sol. Bella enterrée dans son sous-sol. Il fait courir son ongle sur le cercueil. Il gratte le bois du

cercueil. Il pianote sur le couvercle du cercueil, car elle est peut-être enterrée, mais elle n'est pas tout à fait morte.

– J'ai rêvé de toi la nuit dernière. Tu as rêvé de moi?

Il n'avait pas le souffle rauque. L'excitation contenue ne le faisait pas haleter. Sa voix restait neutre. Presque anonyme. Totalement maîtrisée. Il parlait normalement. Il ne parlait pas comme il aurait dû parler.

– Tu as rêvé de moi?

– Non.

– Ne mens pas. Je n'aime pas les menteurs. Tu as rêvé de moi, hein?

– Oui.

– Que faisais-je dans ton rêve?

– Je ne sais pas.

– Moi je sais. Je faisais la même chose que dans le mien. Demande-moi ce que je faisais. Demande-le-moi gentiment. Demande-moi gentiment ce que je faisais, ou sinon je serai obligé de te punir.

– Que faisiez-vous dans votre rêve?

– Gentiment.

– S'il vous plaît...

Un bruit d'inspiration avant qu'il ne commence.

– Une nuit, je suis passé par ta fenêtre. Je suis entré dans ta chambre. Je suis resté près de ton lit et je t'ai regardée dormir. J'étais là près de toi pendant que tu dormais. Tu as ouvert les yeux et tu m'as vu. Tu as voulu hurler, alors j'ai plaqué ma main sur ta bouche. Tu m'as mordu, alors je t'ai giflée. Je t'ai prise par les cheveux pour te sortir du lit. J'ai rempli la baignoire et je t'ai lavée entièrement. Après je t'ai séchée, et j'ai huilé ta peau.

Bella dans son sous-sol.

– J'aime les peaux douces.

Elle enroula le cordon du téléphone autour de ses doigts. Plusieurs fois.

– Ensuite, je t’ai baisée par terre. Je t’ai baisée sauvagement sur le sol de la salle de bains. Je te l’ai enfoncé jusqu’à ce que tu vomisses, et tu adorais ça, tu détestais ça, tu peux me croire.

Il soupira doucement.

– Voilà ce que je faisais dans mon rêve.

Elle tira le cordon du téléphone.

– Si tu en parles à quelqu’un, tu le regretteras. N’oublie pas ça.

Il raccrocha.

### III

La souffrance n'était pas vraiment son truc. Son seuil de tolérance était extraordinairement bas. Elle n'avait pas besoin de la souffrance, contrairement à certaines personnes. Elle ne voulait pas en causer, et elle ne voulait pas la subir.

Elle croyait qu'il était possible de vivre sans souffrance. C'était un défaut de son caractère. Une faiblesse. Elle pensait que si vous ne faisiez aucun mal aux gens, ils ne vous en feraient pas. Elle pensait qu'on pouvait être doux dans la jungle.

Elle ne connaissait rien. Elle ne connaissait vraiment rien.

Après cette nuit, cette nuit où elle pénétra dans les rêves de l'homme et où il pénétra dans les siens, elle cessa de répondre au téléphone. Elle gardait ses fenêtres fermées, sa porte verrouillée, ses rideaux tirés, et elle cessa de répondre au téléphone.

L'automne se transforme en hiver, la mer passa du bleu marine au gris granit. En février, Brighton avait subi la grêle, la gadoue et la neige, et quand elle devait sortir elle enfilait ses bottes en fausse peau de mouton avec les semelles en caoutchouc qui adhéraient au sol.

Parfois, il lui arrivait de rester assise sur le banc de Brunswick Square. Bien que la plupart des arbres aient disparu au cours

de la grande tempête de 1987, c'était encore un beau square. Exception faite des mouches, exception faite des chiens. Les maisons sont de style Regency, avec des colonnes élancées et de grands balcons. Le regard peut aller de la mer aux maisons, et revenir, c'est si apaisant que vous avez parfois l'impression de vous sentir intégré.

Un après-midi, elle alla s'asseoir sur le banc. Il faisait étonnamment doux pour la saison. Un soleil délavé touchait son visage et transformait la neige en gadoue. Au bout de vingt minutes, elle commença à éprouver du bien-être. Vous pouvez rester assis là pendant des heures. Si vous n'embêtez personne, personne ne viendra vous embêter, mais vous pouvez adresser un signe de tête à ceux que vous avez déjà vus une ou deux fois. Elle aimait s'asseoir dans ce square. Elle gardait ses rideaux fermés, alors elle aimait bien venir s'asseoir ici. Elle regardait le ciel, fermait les yeux et prenait un bain de lumière. Voilà ce qu'elle faisait, quand elle s'asseyait sur la place.

Y a-t-il quelque chose de mal là-dedans ? Quelque chose d'anormal ? Est-elle trop exigeante ? Est-elle trop avide ? Trop vorace ?

Elle s'asseyait simplement dans le square. Elle s'asseyait simplement là, au soleil. Et rien n'aurait changé. Elle n'aurait pas changé, Brighton n'aurait pas changé. Rien n'aurait changé s'il ne l'avait pas aperçue cet après-midi-là, et s'il ne s'était pas assis à côté d'elle dans Brunswick Square.

Il portait un pardessus. Le noir du pull dessinait un V sous son cou. C'était étrange de se retrouver si près de lui, alors qu'elle l'avait toujours aperçu de loin, séparé par deux jardins. Alors qu'elle n'avait entendu sa voix qu'au téléphone. Et soudain, elle était si près qu'elle voyait tout. Les points noirs autour de son nez. Le sédiment au coin de ses yeux. La teinte légèrement bleutée de ses lèvres.

– Comme on se retrouve, dit-il.

Il sentait la menthe quand il parlait. Les gens qui ont mau-

vaise haleine sucent souvent de la menthe. Ils s'abîment les dents, mais ils ne gênent pas les autres.

– Tu as l'air fatiguée, dit-il. Tu ne prends pas soin de toi.

Elle regardait fixement la mer. Elle ne voulait pas bouger du banc. Si elle quittait le banc, elle ne pourrait plus s'y asseoir. Brunswick Square deviendrait son square à lui.

– Belle journée, dit-il. Un peu froide.

Il paraissait plus jeune que ne l'indiquait sa voix. Il paraissait propre, peigné, rasé. Un jeune homme à l'air sain. Il faisait honneur à sa maman.

– J'avais très envie de te parler, dit-il. J'ai beaucoup apprécié nos conversations.

Il était en meilleure santé que la silhouette floue qu'elle avait aperçue cet été. Les journées courtes devaient lui convenir. Il avait des couleurs. Il avait un teint de lis et de rose, un rêve de jeune fille.

– J'ai lu une histoire un jour dans le journal, dit-il – il se pencha légèrement vers elle. Une histoire un peu spéciale, si tu vois ce que je veux dire.

Il étendit ses jambes devant lui. Chaussures montantes en daim.

– La fille marchait dans la rue. Sans s'occuper des autres. Elle marchait simplement dans la rue. C'était en pleine journée, je crois. Dans une petite rue, pas une rue principale, mais il devait quand même y avoir des gens. Elle marchait dans la rue quand une voiture s'est arrêtée à sa hauteur, et on l'a attirée de force à l'intérieur.

Ce souffle mentholé sur son visage.

– Elle ne faisait pas le trottoir. Ce n'était pas une pute, ni quoi que ce soit. Pas comme certaines.

Il tourna la tête pour regarder son profil qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir depuis un moment.

– Ils l'ont agrippée et ils l'ont fait monter à bord. Et ils sont repartis. D'après les journaux, la fille hurlait.

Il gloussa. Un rire à peine perceptible, mais tout son corps trembla. Tout le banc trembla.

– Ils l’ont jetée sur le plancher et ils ont monté le volume de la stéréo. Ils ont roulé jusqu’à un box quelque part. Ils l’ont sortie de la voiture. Ils l’ont un peu frappée. Ils l’ont frappée encore un peu. Puis deux d’entre eux se sont occupés d’elle. Tu comprends ce que je veux dire, évidemment.

Évidemment qu’elle comprend.

– Mais le troisième, ça ne l’intéressait pas. Il a attendu qu’ils aient terminé, et tu ne sais pas ce qu’il a fait ?

Elle regarde la pelouse. La pelouse a besoin d’être tondue. Il faudrait tondre la pelouse dans Brunswick Square.

– Tu sais ce qu’il a fait ? je te demande.

Elle secoua la tête.

– Je vais te le dire, il lui a pissé sur le visage.

Il lui prit le menton et l’obligea à tourner la tête vers lui.

– Bon, il faut être juste, dit-il. Je ne suis pas bégueule, mais là, je trouve ça déplacé.

Vous savez ce qu’on dit du mépris glacé ?

Vous savez ce qu’on dit du charme sous la contrainte ? Conserver son intégrité ? Préserver sa dignité humaine ?

Balivernes.

Essayez d’afficher un mépris glacé quand vous vous faites sodomiser par un chef de la police turque. Essayez simplement. Belle théorie, mais ça ne marche jamais. Essayez de vous arranger avec votre dignité quand vous vous faites violer. Quand ils sont dans votre bouche. Quand ils sont plus grands que vous, plus forts que vous, et ils le savent, et vous le savez, et le sol vacille sous vos pieds, il vacille véritablement sous vos pieds ; si vous aviez un dieu, vous lui demanderiez pourquoi il vous a abandonnée.

Bella le sait. Bella l’a toujours su. Bella sait qu’en réalité elle n’a jamais possédé aucun droit. Les droits sont une illusion. Les droits n’existent pas. Vous ne pouvez pas les tou-

cher. Vous ne pouvez pas les goûter. Vous ne pouvez pas les voir. Vous ne pouvez pas les sentir. Ils ne sont pas présents. Ils n'existent pas.

Vous possédez uniquement ce que vous pouvez défendre, et si vous ne pouvez pas le défendre, vous ne le possédez pas. Bella ne peut pas se défendre, aussi ne peut-elle s'appartenir. Bella appartient à personne et à tout le monde. Elle est à tous les hommes. Elle est la communauté originelle. À chacun selon ses besoins. Que tous s'abreuvent à son puits.

Elle regarda les mouettes tourner et plonger au-dessus de la mer. Elle aurait aimé être une mouette. Elle aurait pu voler là-haut au-dessus des vagues, piquer du nez et raser les vagues. Elle aurait pu lâcher ses fientes sur la tête de l'homme, si elle avait été une mouette.

Il prit son poignet fin entre ses doigts épais. Elle tenta de se libérer, mais il la tenait fermement. Elle tenta de se dégager, mais il la tenait fermement. Et il aimait ça. Elle sentait qu'il aimait ça. Plus elle se débattait, plus il aimait ça.

Les petites femmes ont l'air ridicule quand elles luttent avec des hommes grands et forts. C'est à cause de leur faiblesse. À cause de leur vulnérabilité. Comme lorsque vous voyez un policier qui emmène quelqu'un en le cravatant, car quoi que vous pensiez du flic, quoi que vous pensiez du gars aux yeux bleus habillé de bleu, il y a toujours quelque chose de méprisable dans le spectacle d'un prisonnier qu'on emmène dans la rue. Plié en deux et entraîné de force.

La prochaine fois que vous voyez cette scène, pensez à Bella. Toute sa vie, Bella a eu la tête coincée sous un bras. Toute sa vie on l'a tirée par les cheveux. Toute sa vie on l'a emmenée de force.

Il referma ses doigts épais autour du poignet fin.

– Tu devrais apprendre l'autodéfense.

– Laissez-moi tranquille.

– Tu ne devrais pas garder tes rideaux tirés.

– Je vous demande de me laisser tranquille.

– Tu n’es pas très gentille.

– Je vous en prie, arrêtez.

– Je ne fais rien de mal. Je bavarde simplement.

Il tenait son poignet entre ses doigts. Il retourna sa main et contempla sa paume.

– Tu as des petites mains. Je n’avais pas remarqué que tu avais d’aussi petites mains.

Il appuya le pouce dans sa paume. Elle sentit l’ongle s’enfoncer dans sa peau, elle sentit la peau qui se fendait. Rien de nouveau. C’est le genre de femme dans lequel les hommes aiment creuser. C’est le genre de femme qui se fait retourner comme de la terre. Une femme très souvent labourée, remuée à la fourche, étalée à coups de truelle.

– Je pourrais te briser la main, dit-il. Ta main a l’air très fragile. Je pourrais le faire maintenant. Ta main se briserait. Tu aurais la main brisée.

Il plaque la main sur ses lèvres et l’embrasse.

– Le plus drôle, dit-il, le plus curieux et le plus étrange, dit-il, c’est que tu n’es pas mon genre. Tu n’es pas ce que j’appellerais une femme attirante. Tu n’es pas le genre de femme qui m’attire. Ne te vexes pas, mais c’est la vérité – il sourit. Si tu permets que je te le dise.

Mais Bella s’en moque. Bella s’en fiche. Bella reste assise et elle écoute pendant qu’ils parlent. Elle les laisse bavarder dans son oreille. Elle les laisse serrer sa main, au point presque de la briser. Elle les laisse lui dire qu’ils la désirent.

Elle les laisse faire, car il le faut. Car ses os, comme ils peuvent le constater, sont des os très fragiles. Alors ne la regardez pas en pensant qu’elle ne sait pas. Ne pensez pas qu’elle ne sait pas qu’elle doit les laisser faire.

– J’ai envie de te faire mal, mais je ne sais pas pourquoi. Dis-moi pourquoi j’ai envie de te faire mal.

– Je ne sais pas.

– Tu le sais forcément.

– Non, dit-elle, je regrette.

– Je viendrai te rendre visite bientôt pour te faire regretter davantage.

Bella sur le banc dans Brunswick Square. Prenant l'air dans Brunswick Square. Voûtée sur un banc dans Brunswick Square.

Il sortit un magazine de sa poche.

– Il y a une photo qui me tracasse.

Elle posa les yeux sur la page repliée. On voyait une femme à quatre pattes. Elle portait une laisse autour du cou, et rien d'autre. Elle souriait à l'objectif par-dessus son épaule.

– Tu trouves qu'elle te ressemble ?

– Non.

– Moi, je trouve qu'elle te ressemble.

– Ce n'est pas moi.

– C'est une chienne.

– Pas moi.

– Une salope.

– Mais ce n'est pas moi.

– Vous êtes toutes les mêmes.

– Fichez-moi la paix.

– Des salopes et des moins que rien.

– Je vous en supplie, fichez-moi la paix.

– Des allumeuses et des putes qui s'offrent.

– Laissez-moi tranquille.

– Tu crois avoir quelque chose de spécial ?

– Non.

– Tu te prends pour quelqu'un ?

– Je ne suis personne.

– Ne te fais pas d'illusions.

Son doigt désigna la fente ouverte.

– Voilà ce que tu es.

Une femme d'un certain âge promenait son chien. Elle salua d'un signe de tête Bella et son gentil fiancé.

– Je vous en prie, arrêtez.

– C'est ta faute. C'est toi qui m'excites. Tu n'es qu'une allumeuse. Une sale petite pute qui fait tout pour m'exciter – il roula le magazine. Tu sais ce que je vais faire ?

– Dites-le-moi.

– Je vais te faire mal. Si tu préviens la police, je te tue. Mais si tu ne dis rien, je te ferai mal simplement. C'est pour bientôt. Je viendrai chez toi et je te ferai mal. Je veux que tu imagines ce que je vais te faire. Je veux que tu te représentes mentalement toutes les façons dont je peux te faire souffrir. Songe à la pire chose que je puisse te faire, et imagine-moi en train de le faire.

Puis il s'en alla. Il se leva, fourra le magazine dans sa poche, enfila une paire de gants en cuir marron, remonta son col pour se protéger d'un vent inexistant ; il lui adressa un clin d'œil, lui dit à bientôt et s'éloigna.

Assise sur le banc, elle le regarda partir.

Est-ce qu'elle compte, la dénommée Bella ? Cette personne inexistante ? Elle ne le pense pas. Elle pense qu'elle ne compte pas. Voilà ce qu'elle pense, à cet instant, sur le banc de Brunswick Square.

Elle pense à ce qu'il va lui faire. Elle pense à toutes les façons dont il va la faire souffrir. Elle imagine la pire chose qu'il puisse lui faire, puis elle l'imagine en train de le faire.

Comment pourrait-elle compter, cette Bella, cette Bella inexistante, cette Bella de pacotille, cette Bella qui reste assise à écouter ?

Il ne l'appela plus jamais. Il n'avait pas besoin de l'appeler. Tous deux savaient qu'il s'était déjà introduit de force chez elle. Il avait déjà violé son espace et installé sa tente. Les droits de propriété par occupation du terrain. Possession vaut titre, or il la possédait déjà. Elle n'avait plus qu'à se recroqueviller dans un coin, et attendre le jour où il entretrait par sa fenêtre.

Cela aurait pu continuer ainsi. Pathétique et légèrement ennuyeux quand vous n'êtes pas directement impliqué. Un drame urbain quotidien : la décadence sans grandeur de Bella, dont la seule prétention à la gloire était son insignifiance absolue et dévorante. Bella le ver de terre, jamais à sa place. Une moins que rien.

Mais le destin peut se montrer capricieux. Le destin peut être volage. Le destin peut s'écarter de sa route un beau jour. Distant, indifférent, il shoote dans une boîte de conserve en chemin. Il n'y a rien à faire, car tout est déjà décrété. Et soudain, le destin s'arrête, il regarde autour de lui et esquisse un sourire.

Le destin découvrit Bella une nuit. Le destin vint à elle au clair de lune et murmura à son oreille.

Et en se réveillant, elle comprit qu'elle n'en pouvait plus.

## IV

C'est ce jour-là que débute son histoire. Ce qui s'est passé avant, sa façon de rester assise et d'attendre, sa façon de le laisser l'observer, tout cela n'était que le prologue. Ce qui s'est passé avant n'était qu'un préambule. C'est maintenant que débute réellement son histoire.

Il était trois heures passées quand elle arriva dans les North Laines. C'est un quartier où on se rend quand on souhaite consulter un psy, se faire lire les lignes de la main, ou connaître son avenir. C'est le quartier mystique et altruiste de la ville. Là, on vous prend par la main pour vous conduire à travers vos rêves.

Elle traîna dans les petites rues adjacentes jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherchait. Quelqu'un avait fixé une petite feuille de papier derrière une fenêtre. Elle se pencha pour lire ce qui était inscrit :

SERVICES DE VOYANCE IRANIENNE

Libérez vos pouvoirs cachés

La clé est en vous

Elle descendit l'escalier menant au sous-sol, enjamba un sac-poubelle et frappa à la porte. Le raclement d'une chaise

sur le sol, puis des bruits de pas dans le couloir. Une voix méfiante résonna derrière le battant.

- Qui est là ?
- Bella.
- Je vous connais ?
- Pas encore.
- Que voulez-vous ?
- Je veux la clé.

La porte s'ouvrit ; elle entra et leva les yeux vers un visage décharné et blême.

– Je m'appelle Nimrod, dit-il en lui tendant une main molle. Bienvenue dans ma demeure souterraine.

Avec une grâce tout orientale, il la fit entrer dans un minuscule salon.

Il désigna un coussin en velours sur le sol.

– Je vous en prie, asseyez-vous – ses lèvres semblèrent dessiner un sourire. Est-ce une consultation que vous souhaitez ?

– Oui, répondit-elle en le suivant du regard à travers la pièce.

Une ampoule de faible voltage sous un abat-jour vert projetait une lueur blafarde sur les murs.

– Pourquoi fermez-vous les rideaux dans la journée ?

Les fenêtres étaient masquées par d'épaisses tentures. Elle connaissait le syndrome.

– J'ai les yeux trop sensibles, dit-il. Ils craignent la lumière. La lumière est trop claire. C'est la nuit que je préfère.

– Vous êtes poète ?

– La versification fait sans aucun doute partie de mes dons. Mais vous possédez assurément celui de la perspicacité.

Il avait un beau visage osseux et ravagé ; il était vêtu de noir à la manière d'un dramaturge des années 1960.

– Buvez-vous du thé ?

– Oui.

– Les Anglais aiment le thé. Les Persans aiment le thé – il

lissa sa moustache d'un air songeur. Nous allons parler de nation à nation.

Il franchit le rideau de perles qui masquait la kitchenette. Elle entendit de l'eau couler dans une bouilloire, puis le sifflement du gaz avant qu'il ne s'enflamme.

Il revint dans la pièce.

– Il faut attendre.

Il ramassa un coussin mauve dans le coin et le bourra de coups de poing pour lui donner la forme souhaitée.

– Que puis-je pour vous ?

Il déposa soigneusement le coussin par terre.

– Dites-moi ce qui va se passer.

– C'est impossible.

– Que pouvez-vous faire alors ?

– Je peux vous aider à changer.

Il s'assit en croisant les jambes et la regarda fixement, calife affamé et cadavérique.

– Qui vous dit que j'ai envie de changer ?

– Vous ne seriez pas ici sinon – il posa ses mains sur ses genoux. Pourquoi êtes-vous venue ?

– J'ai envie de changer.

– Pour devenir quelqu'un d'autre ?

– Oui.

– Un être meilleur ?

– Non.

– Quoi alors ?

Elle observa une veine pourpre qui se mit à battre sur sa tempe.

– Arrachez mon cœur et mettez une pierre à la place. J'ai un désir de vengeance.

– Vous parlez comme un Persan.

– Merci.

La tête penchée sur le côté, il écouta l'eau qui commençait à bouillir.

– J'aime ce bruit, dit-il. C'est un bruit rassurant – ses yeux noirs étaient remplis de mélancolie. L'enfer doit ressembler au bruit de l'eau qui bout. En plus fort.

Soudain, il se leva en chancelant. Il n'avait pas un très bon équilibre. Il n'avait pas l'air d'un homme équilibré.

– Le thé est prêt.

Elle le suivit dans la kitchenette. Il n'y avait aucun placard, juste des étagères où s'empilaient des paquets de riz et des tomates en conserve. Elle jeta un coup d'œil au lino vert foncé sur le sol de la cuisine. Voilà une éternité qu'elle n'avait pas vu de lino. Même son médecin avait fait enlever le sien. Il éteignit le gaz, souleva le couvercle du samovar et laissa la vapeur s'échapper en volutes. Il se servait de sa main gauche. La droite était un moignon atrophié recouvert de chair cicatricielle. Il lui jeta un regard.

– J'avais une main désobéissante, alors elle a été punie – en fredonnant, il versa le liquide brun dans des tasses en porcelaine. Le thé est noir, comme vous pouvez le constater. Le lait dans le thé est une abomination païenne.

– Y a-t-il longtemps que vous êtes voyant ?

Il fixa une tache d'humidité sur le mur en fronçant les sourcils.

– Un mois environ, répondit-il en lui tendant une tasse et une soucoupe.

– Ça fait longtemps, dit-elle. Et avant cela ?

– Avant cela, je nettoyais les tables au McDonald's, avant cela je travaillais sur la jetée, avant cela je vendais des glaces avec des copeaux de chocolat, avant cela j'entretenais des jardins privés, et avant cela j'étais à l'hôpital à cause de mes nerfs, et encore avant cela j'attendais qu'on examine mon cas à Pentonville, et avant cela je logeais à l'auberge de jeunesse de Harmondsworth.

– Et avant cela ?

– Avant cela, dit-il, je vivais à Téhéran. Je mangeais des

abricots et des figes, et de l'agneau rôti si tendre que la chair se détachait de l'os. J'écrivais dans un journal de langue anglaise. D'où ma formidable maîtrise de votre langue maternelle.

Il but une petite gorgée de thé et la suivit dans le salon. Ils déposèrent leur tasse sur une table basse et se réinstallèrent sur les coussins.

– Afin que vous puissiez apprécier pleinement mes conseils, dit-il, j'aimerais au préalable vous exposer les détails de ma vie aussi riche que variée, et les nuances subtiles de mes visions, les détours infiniment complexes de mon monde intérieur...

Il s'interrompt et se pencha pour faire glisser sur la table un bol de mélange salé.

– Toutefois, je suis conscient... – son soupir sembla monter des profondeurs de l'ancienne Perse. Je suis hélas conscient de la nature fondamentalement financière de notre relation, le récif pécuniaire contre lequel viennent se briser nos sensibilités.

– Vous voulez dire que je dois vous payer.

– Exactement, dit-il. Mon tarif est de sept livres l'heure. En liquide de la main à la main. Voilà pourquoi je suis tenté de vous refuser le bénéfice de ma sagesse, car il émane de vous une très forte impression d'impécuniosité. Je me limiterai donc strictement, même si certains jugent cela contraire au code professionnel, à l'analyse et à la résolution de votre traumatisme spécifique.

– Votre façon de parler commence à me taper sur les nerfs.

– On finit par s'y habituer. Ma mère me considérait comme un génie.

– Êtes-vous fils unique?

– Plus ou moins – il souffla sur son thé. J'avais quatre sœurs.

Il sirota le liquide brûlant.

– Nous habitons dans le quartier nord de Téhéran, dans

une villa d'une beauté tout à fait sublime – il vida sa tasse. Nos eaux usées se déversaient sur les taudis en contrebas.

Il tamponna ses lèvres avec une serviette en papier.

– Les économistes appellent ça l'effet goutte à goutte, si je ne m'abuse.

Il déposa sa tasse sur la soucoupe et tendit la main.

– Une heure de consultation, bien que je déteste me montrer vulgaire.

Elle laissa tomber un billet de cinq livres et deux pièces dans sa paume ouverte. Il se détendit et se renversa sur les coussins en regardant sa montre.

– Nous allons commencer.

Il glissa une cigarette turque entre ses lèvres.

– Comment ça se passe ? demanda-t-elle.

– Vous me racontez des choses.

– Quel genre de choses ?

– Des choses cachées – il cracha une spirale de fumée bleue dans l'air. Des choses obscures.

– Et ensuite ?

– Ensuite rien. J'écoute. J'écoute ce que vous dites. Ce que vous dites et ce que vous pensez vraiment.

– Ça ressemble davantage à de la thérapie qu'à de la voyance.

– Appelez ça comme vous voulez. C'est une affaire à ce prix-là.

Bella prit une profonde inspiration. Elle inspira au maximum. Elle remplit ses poumons de l'air sirupeux de la pièce parfumée à l'encens. Elle vida son esprit des pensées de tous les jours, les banalités et les soucis matériels qui constituaient son lot quotidien ; elle les chassa en bloc sans faire appel aux régions sibériennes de son psychisme.

– Je m'appelle Bella, commença-t-elle.

Là, elle s'arrêta, et en voyant combien il était pâle, elle se demanda s'il mangeait des légumes verts.

- Je suis née en 1963, le jour de l'assassinat de Kennedy.
- La fin d'une époque, le début d'une autre.
- Justement.
- Un jour noir pour l'humanité.
- Il paraît.

Il tira longuement sur sa cigarette, ses joues se creusèrent. Il paraissait encore plus squelettique.

- Et vos parents ?
- Mes parents ?
- Ceux qui vous ont engendrée, précisa-t-il. Les géniteurs de Bella.

- Ils mangent beaucoup de fruits, ils n'ont aucune imagination, mais bien évidemment ils m'adorent. Je suis leur bébé. L'incarnation vivante de leur amour. La garantie de leur immortalité.

Elle s'interrompt et emplit sa bouche du liquide sucré et épais qui adhérait à ses dents.

- Ils habitent en banlieue, ils vont dans le Devon deux fois par an, ils lisent le *Daily Mail* et ne disent jamais de gros mots.
- Vous me semblez très critique.
- Qui suis-je pour critiquer ? Ils m'appartiennent et je leur appartiens. L'argent qui leur manquait, ils l'ont remplacé par l'affection.

Elle déposa une pistache salée sur le bout de sa langue.

- Évidemment, j'aurais préféré l'argent, mais tout cela n'a aucun rapport. Bella ne garde aucune rancune.

Il s'agita sur son coussin.

- C'est tout ?
- C'est tout.
- Peut-être pourriez-vous me donner une description plus complète ?
- Il n'y a rien à ajouter.
- N'avez-vous ni frère ni sœur pour vous accompagner dans la vie ?